

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François GIRARDIN

Autour du roman

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 85-91

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Around the Roman (1)

Messieurs,

Je débute par ce titre qui vous honore, pouvais-je moins faire devant un auditoire aussi distingué ? Je le fais aussi par petite diplomatie, car, dites-moi, et je m'adresse à votre cœur, un auditeur flatté n'est-il pas un auditeur gagné ? Effrayé tout d'abord à la pensée de vous adresser la parole dans un genre d'éloquence assez ardu de prime abord, bien au-dessus de mes faibles moyens, et où une compétence hors-ligne s'impose, surtout en présence d'oreilles si délicates, j'avais refusé ! Pourtant l'heureuse innovation de M. le Chanoine Hofmann, de faire adresser la parole à de plus jeunes par de plus âgés, méritait qu'on y fit écho et qu'on la réalisât ; c'est bien pour cette cause que me voilà à la torture de faire tout pour vous plaire ! J'ajoute : et pour vous instruire... Comme parmi vous, il en est de très jeunes qui veulent être amusés, de plus vieux qui veulent être instruits, développés dans leurs goûts littéraires, artistiques, que sais-je ?... d'autres enfin, les aînés, avides de critique, qui sont venus dans le secret espoir de s'ennuyer pour pouvoir le reprocher à leur infortuné camarade, pour satisfaire les premiers et déjouer les derniers, je me suis proposé de vous entretenir du Roman, de son histoire, de ses différentes formes, pour terminer par quelques détails sur nos romanciers contemporains. Le charme et l'actualité du sujet suppléeront à mon faible langage et trouveront chez vous, je l'espère, bienveillance et attention.

(1) Conférence donnée aux membres de la Congrégation des Enfants de Marie du Collège de St-Maurice, par M. Girardin, élève de Physique. (Réd.)

Le Roman, Messieurs, n'est inconnu à personne d'entre vous : tous vous vous êtes laissés entraîner dans son mouvement enchanteur et séduire par ses attrayants spectacles. Comme la valse dans la musique, il a le don de s'adapter à tous, de plaire à tous. Et c'est bien dans tous deux la même mélodie berceuse et enivrante, c'est bien le même rythme ondoyant et passionné ; à la « Finale » étourdissante ou plaintive de l'une correspond bien le dénouement heureux ou fatal de l'autre. A l'échelle, qui des valse célèbres de Chopin ou des danses de Brahms, descend aux airs futiles qu'essaient nos mains inhabiles, semble correspondre la distance d'un roman de Bourget ou de Loti aux fantasmagories vulgaires qu'on nous sert quelquefois avec un style plus banal encore. « Le roman, dit Frédéric Godefroy, est le plus flexible de tous les genres. Il peut offrir à la fois l'intérêt du drame et du récit, du dialogue et de la description. Il a pris toutes les formes, il s'est mis au service de toutes les idées, ses prétentions n'ont plus de bornes. » Il acquit une importance telle que Chateaubriand disait : « Depuis l'introduction qui en a été faite dans notre littérature, le romancier s'est mis à faire des romans historiques, et l'histoire des histoires romanesques. »

Son histoire serait longue à narrer. Je me bornerai à vous en esquisser un tableau rapide qui nécessairement restera bien incomplet.

Le roman parut en Grèce et à Rome dans la période de décadence, non qu'il faille par là le reléguer parmi les œuvres littéraires d'infime importance ; il est et il restera, grâce à la perfection où il est poussé de nos jours, un de nos plus beaux monuments littéraires modernes. Car autrefois, le foyer, la femme dans la vie ordinaire, n'avaient pas cette grandeur, cette noblesse que leur a donnée le Christianisme. La femme

surtout n'était pas entourée de ce respect, de cette déférence, de cette politesse dont on se fait une gloire aujourd'hui ; et le roman étant par essence « le récit fictif d'un événement pris dans la vie individuelle » ne pouvait donc acquérir cette place prépondérante qu'on lui fait aujourd'hui. Aussi se borne-t-il au récit d'aventures extraordinaires et d'amours licencieuses : c'est, chez les Latins « la Légende de l'âne d'or » chez les Grecs « les Amours de Théagène et Chariclée », roman que Racine lisait en cachette au Collège ; la gloire du grand poète ne peut cependant pas vous autoriser à de pareilles lectures.

Les romans du Moyen-âge, tels que le Roman du Renard et le Roman de la Rose, dans leurs fastidieuses longueurs, ne peuvent plaire vraiment qu'au goût laborieux de nos humanistes. Puis la Renaissance, avec ses débauches et ses plaisirs sensuels, vient se personnifier dans le Gargantua et le Pantagruel de l'immoral Rabelais. Au XVII^{me} siècle, les salons des précieuses vantent fort des romans, heureusement bien vite oubliés, tels que l'Astrée d'Honoré d'Urfé et la Clélie maniérée de M^{lle} de Scudéry.

Avec le XVII^{me} siècle s'ouvre pour le roman une ère nouvelle. On commence à mieux comprendre la nature. Ce ne sont plus des yeux distraits qu'on porte sur ses beautés, mais c'est avec des regards passionnés, c'est avec des larmes et une âme émue qu'on contemple ses merveilles. Les bois, les champs, les oiseaux gazouillants, tout semble prendre une âme recueillie, religieuse ; on écoute chanter cette âme ; au contact de ces chaudes vibrations, une nouvelle prose se forme, comme un écho des torrents qui mugissent, des brises alanguies qui passent, la nuit, sur les choses endormies...

Dans la première moitié du XVIII^{me} siècle pourtant,

les romans reflètent avec toute leur laideur les mœurs du temps. Et vous savez quelles mœurs, Messieurs, l'affranchissement de toute pudeur, le dévergondage absolu. L'immoralité pourtant fatigue et rebute comme toute autre chose. Pour réveiller le goût blasé, les auteurs recoururent à des compositions où dominait une philosophie sombre, larmoyante et sentimentale ; c'est Diderot, Marmontel. Le Sage, dans le « Diable boiteux » et « Gil Blas » nous met en face d'une société où, selon son expression, les plus honnêtes gens sont ceux qui ont les moindres vices. Jean-Jacques Rousseau prône son Héloïse, au nom même de la saine morale. « Mais, nous dit F. Godefroy, quoi qu'en ait prétendu l'auteur, l'Héloïse est un livre de mauvaises mœurs et quiconque aime les bonnes doit en fuir la lecture. » Voltaire se sert du roman pour rire à gorge déployée de tout ce qui est bon et bien.

Les dernières années de ce siècle trop fameux préparent le dix-neuvième. Avec Bernadin de S. Pierre et les premières pages de Chateaubriand, il nous offre des œuvres d'une grande beauté ! La nature n'a pas encore trouvé de chantres si émus ; il semble que les deux poètes ont posé leur cœur sur celui de la nature et en ont suivi toutes les palpitations. « Paul et Virginie », la « Chaumière indienne » du premier, l'immortelle « Atala » du second, offrent des pages où s'agitent les sentiments les plus vibrants, où les tableaux les plus enivrants des tropiques se déroulent avec un coloris éblouissant, une richesse incomparable.

Bernardin de Saint Pierre jalousait l'auteur d'Atala : « Oh ! disait-il, je n'ai qu'un tout petit pinceau, M. de Chateaubriand a une brosse !... »

A l'ouverture du XIX^{me} siècle, Messieurs, le roman, spécialement cultivé pour les classes élégantes, revêt partout la forme sentimentale. Chateaubriand poursuit

sa glorieuse carrière semée de succès. Il verse des flots de mélancolie rêveuse dans « René » « les Natchez », « le dernier des Abencérages » dont l'influence amollissante va s'étendre sur toute la littérature. Madame de Staël, l'immortelle ennemie de Napoléon I^{er}, publie « Corinne et Delphine » dont le retentissement est immense. Le Romantisme est né ; mais celui de Madame de Staël est fait plus d'esprit que de sentiment et d'amour de la nature. N'a-t-elle pas dit : « Si ce n'était le respect humain, je n'ouvrirais pas ma fenêtre pour voir la baie de Naples pour la première fois, tandis que je ferais cinq cents lieues pour aller causer avec un homme d'esprit que je ne connais point. »

Puis les talents les plus féconds et les plus puissants se suivent : Lamartine, Georges Sand, Jules Sandeau, Octave Feuillet. Aux descriptions troublantes de la nature physique, ils opposent les fortifiantes peintures des cœurs et des âmes. Lacordaire a dit : « Tôt ou tard on ne jouit que des âmes. » Eh bien ! Messieurs, n'avez-vous jamais remarqué que, dans vos lectures, les âmes, avec leurs faiblesses, leurs doutes, leurs triomphes, vous procurent les plus exquises, les plus passionnantes émotions ? Tel est le fond du roman de cette époque ; aussi ses œuvres dureront, et c'est en ceci que pèche l'école réaliste, ses œuvres peuvent même par leur nouveauté provoquer un engouement momentané, elles ne vivront pas.

- La Révolution de 1848 arrêta ce vaste essor. Quand cette fièvre politique fut dissipée, la littérature s'était transformée. « On allait passer, dit Godefroy, du culte désordonné de l'idéalisme à l'idolâtrie froide de la plastique. » Ce fut une explosion de sensualisme brutal et de réalisme hideux, dont les effets prennent encore de nos jours une force croissante. C'est Balzac, le plus fécond des romanciers, qui reproduit toutes les variétés

d'individus avec une imagination qui tient du prodige. Il groupe ses œuvres sous le titre de « Comédie humaine ». C'est Eugène Sue avec ses romans infâmes. Sainte-Beuve disait de ses « Mystères de Paris » : « c'est un fond de crapule, l'odeur en circule partout, même quand l'auteur la masque dans de prétendus parfums. Et, chose honteuse, ce qui fait le principal attrait si étrange de ce livre impur est cette odeur même de crapule déguisée en parfum ». Le roman idéaliste se maintient encore avec Alphonse Daudet et Jules Claretie.

Dans sa marche triomphale à travers les cœurs avides de sensations nouvelles, il se divisa en plusieurs genres, s'adaptant à toutes les idées religieuses, économiques, politiques, morales. C'est ici le roman politique auquel se livre Victor Hugo ; et c'est là le roman social, le roman à thèse où prennent corps les utopies naissantes, les passions démocratiques. Le roman historique est supérieurement interprété par Alexandre Dumas et Alfred de Vigny.

Mais un genre particulier se fait jour : c'est le roman-feuilleton, servi par les plumes fécondes des Dumas, des Gauthier et des Féval. Il prit en peu de temps une extension incroyable. Le journalisme y gagna, la littérature y perdit. Grandes histoires de vols, d'assassinats ; larges entailles pratiquées dans les annales criminelles, tout fut noyé dans le même style...

Et aujourd'hui, Messieurs, quel est l'aspect du roman ? Bien triste, hélas ! Le cœur se serre douloureusement en face de ce spectacle : passions poussées à leur paroxysme, égoïsme, crédulité incroyable en un monde qui renie la foi, sensations voluptueuses, pornographie honteuse, tout s'y étale cyniquement ; et au milieu de cette cohue ont peine à se faire jour les bons romans. Sous les noms de « carnations

artistiques » entourées du prestige de la formule « l'art pour l'art » on vous sert des plats d'une crudité révoltante. Pourvu qu'on s'étourdisse, on relègue sa raison dans le coin le plus obscur de soi-même ; mais un de nos modernes n'a-t-il pas dit : « Il suffit que la raison tarde à descendre de son trône pour exercer son contrôle, aussitôt la sensation monte jusqu'à elle, la fascine de son mirage, l'étourdit de vertige et finalement l'enveloppe et la noie dans ses ondes ! » Et il se trouve des catholiques inexpérimentés qui, avec une insouciance et un sans-gêne effrayants, plongent leurs regards avides dans des livres aussi démoralisants ! Ah ! je vous le demande, disciple d'une religion, d'une morale qu'a sanctionnés un Dieu de son propre sang ; qui, au milieu de difficultés et de persécutions sans nom, se dressent encore indomptables, disciple d'une religion, d'une morale pour lesquelles des milliers d'hommes ont laissé promener sur leurs chairs nues l'horrible torture, le chrétien peut-il impunément se repaître de la fange où le monde les plonge ? Non, mille fois non, et malheur à lui, s'il le fait, car sa soif ne s'éteindra pas, et la fange montant toujours l'entraînera à l'abîme.

(A suivre)

F. G.